Rey Pf XIX 268/19

LA PLANTATION DE LA CROIX

OU

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Je ne suis point, Messieurs, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré ;
Mais je sais cependant pour toute ma science
Du faux avec le vrai faire la différence.

MOLIÈRE. *Le Tartufe.*

Lorsque l'astre du jour terminant sa carrière
Ne verse plus sur nous qu'une faible lumière,
Content de son travail, le pauvre laboureur
Regagne sa chaumière, où goûtant le bonheur
Que procure l'amour d'une femme chérie,
Avec elle il bénit chaque instant de sa vie;
Il voit avec plaisir ses moissons, ses troupeaux,
Augmentés par ses soins, répondre à ses travaux.
Guidé par les leçons de son expérience,
Cultiver à propos, c'est toute sa science.
Il se garderait fort de semer en janvier
Et jamais il ne crut moissonner en février;
Ainsi dans son travail trouvant sa jouissance,
Il ne se repaît point d'une vaine espérance.
Si chacun comme lui connaissait son devoir,
Doucement, quand il pleut on laisserait pleuvoir.
Et par de vains discours, parmi des gens tranquilles,
On ne semerait point des discordes civiles.
Pour tout dire, en un mot, s'ils nous avaient connus,
Trente prédicateurs ne seraient point venus
Par leurs *in barbara* (1) croyant faire merveilles,
Des fades lieux communs fatiguer nos oreilles.
Avant que de partir, je voudrais en effet,
Qu'ils jetassent les yeux sur le bien qu'ils ont fait,
Et qu'ils dissent: voyons, l'homme par notre ouvrage
Sera-t-il plus heureux, plus éclairé, plus sage?
Quel est le résultat, le fruit de nos discours?
Qu'avons-nous fait ici depuis cinquante jours?

(1) Sorte d'argument.

Ah ! puisque nos sermons ont un succès si mince,
Renonçons à courir de province en province ;
Renonçons..... Mais que dis-je ? où vais-je m'égarer ?
Ces Messieurs peuvent-ils ainsi se ravaler ?
Eux qui toujours volant de victoire en victoire
Se doivent tout entiers à leur genre de gloire.
Bientôt, nous le savons, dix des plus éloquens
Partent pour exploiter d'autres départemens.
Mais avant par leurs mains une croix est plantée,
Et la gent catholique en plein air assemblée
Va fort dévotement recevoir leurs adieux.
Ah ! si dans ce moment j'étais assez heureux
Pour imposer silence aux saints missionnaires
Et me faire écouter, je dirais : mes chers frères,
Vous, qui courant sans cesse après la nouveauté :
Vivez dans les dégoûts, l'ennui, l'oisivité ;
Que jadis on voyait dans les bals, aux spectacles,
Qui, *maintenant grouppés dans nos saints tabernacles*,
Ecoutez les zélés défenseurs de la foi,
Prêcher de l'éternel la parole et la loi ;
Vous avez jusqu'ici, vils esclaves du crime,
Couru de chûte en chûte et d'*abîme en abîme*.
Aujourd'hui l'on vous voit courir aux missions ;
Mais n'y portez-vous pas vos goûts, vos passions ?
Jusqu'ici votre cœur aux plaisirs si facile,
Suivra-t-il tout à coup les lois de l'évangile ?
Et sur vous reprennant un empire absolu,
Au vice ferez-vous succéder la vertu ?
Répondez. Qu'est-ce donc ? Vous gardez le silence.
Ah ! si j'en dois juger par mon expérience,
Vous venez au sermon pour suivre le torrent,
La mode, la folie, et le goût du moment.
Mais bientôt, de *Rauzan*, oubliant la morale,
On ne vous reverra dans notre cathédrale,
Que lorsque les plaisirs d'une autre mission,
Donneront du crédit à la dévotion.

Cependant si quelqu'un frondant votre manie,
Se rit de vos travers, vous criez à l'impie,
Vous provoquez sur lui les vengeances du ciel,
Et vous le menacez du supplice éternel.
Eh ! bien moi, qui crains peu l'effet de vos prières,
Sur vos vices cachez jettant quelques lumières,
Je vais, dussé-je un jour vivre avec des dévots,

Flatter leurs passions, encenser leurs défauts,
Lever aux yeux de tous votre masque hypocrite.
Et vous que ce début déjà peut-être irrite,
Vrais partisans du bien, allez, rassurez-vous,
Je ne veux exciter ni haine, ni courroux;
Je ne viens point armé d'un impur athéisme,
De l'irreligion étaler le cynisme,
Toujours fidèle à Dieu, comme un brave à l'honneur,
Jamais l'impiété ne corrompit mon cœur.
Malgré ces sentimens, il faut que je le dise,
Quand pour le bien public on fait une entreprise,
Selon moi, pour bien faire, on devrait calculer,
Et le bien et le mal qui peut en résulter.
Déjà j'entends d'ici certain dévot me dire,
» Quoi! Monsieur l'orateur, votre éloquence aspire
« A prouver dans vos vers, qu'en cette occasion,
« On peut faire du mal par une mission!
« Mais voyez les chrétiens qui remplissent nos temples. »
Je le vois; mais, Monsieur, nous avons des exemples,
Qui prouvent, que bien loin d'éteindre les travers,
Qu'on voit régner par-tout dans ce siècle pervers,
On a vu les sermons de ces nouveaux messies,
Réveiller fort souvent des haines assoupies;
Que par-tout aux chrétiens leur zèle fut fatal,
Et que la mission a fait le plus grand mal.
Mais veuillez m'écouter, il me sera facile
De vous prouver qu'au moins elle était inutile.
Je ne veux vous citer, mes frères, que des faits,
Dont vous aurez, je crois, lieu d'être satisfaits.
Un de ces jours passés, je fus à *Saint-Etienne*,
Pour entendre prêcher après certaine antienne,
Un sermon fort vanté sur le péché mortel.
Je parvins avec peine auprès du maître autel,
Quand on arrive tard on n'est pas à son aise,
Aussi je ne pus pas y placer une chaise;
Mais j'avais résolu, soit assis, soit debout,
D'entendre le sermon de l'un à l'autre bout.
Lorsque de toute part, mille voix discordantes,
Chantaient à l'éternel des louanges bruyantes,
Sur des airs fort souvent à l'opéra chantés,
J'entendis soupirer; je vis à mes côtés,
Un *quidam* prosterné, d'assez mauvaise mine,
Qui pleurait en frappant souvent sur sa poitrine;

Il semblait accablé de mille repentirs
Et dans une seconde il poussait vingt soupirs ;
Il me fesait pitié, bientôt un grand silence,
De Monsieur *de Rauzan* annonce la présence ;
On s'asseoit, on se tait. Moi pour mieux écouter,
Avant qu'on commançât, je voulus me moucher ;
Je cherchai mon mouchoir, mais recherche inutile,
L'homme aux profonds soupirs, d'une manière habile,
Sans qu'on s'en aperçut, sans cesser de pleurer,
S'était donné le soin de me l'escamoter.
J'aurais pu me fâcher avec quelque justice ;
Mais ma plainte sans doute eût troublé l'exercice ;
Aussi tout bien compté, je préférai sortir.
Laissant là le sermon et l'homme au repentir,
Et maudissant vingt fois, s'il faut que je le dise,
Le démon qui m'avait poussé dans cette église.
Je me vis donc forcé d'aller à l'opéra ;
Huet (1) y débutait dans *Adolphe et Clara* (2).
Je demande pardon à cet acteur aimable,
Si d'abord, dans l'excès d'un zèle condamnable,
J'avais à ses débuts préféré le sermon ;
C'était, je dois le dire, à cause de Livron,
Actrice dont je hais l'allure, la manière,
Le jeu, le chant, la voix, la bouche grimacière,
De laquelle au rapport de maint observateur,
Nous ne connaissons pas au juste la grandeur.
Sa médiocrité jointe à sa confiance,
Avaient plus de vingt fois lassé ma patience ;
Mais je savais du moins que je pouvais la voir,
Sans craindre qu'un voisin me volât le mouchoir.
J'entrai donc ; il était cinq heures et demie,
Et je vis que déjà la salle était remplie.
Cela me confirma dans mon opinion,
Que notre directeur, malgré la mission,
Réunirait toujours un nombreux auditoire,
Si le goût présidait au choix du répertoire.
Je fus prendre ma place auprès d'un amateur.
Sachant depuis long-temps son Racine par cœur,
Il préféra toujours une pièce nouvelle,
Au sermon le plus beau sur la grace actuelle,
Je m'assis, j'entamai la conversation ;

(1) Chanteur de l'opéra comique.
(2) Opéra de Dalayrac.

Je parlai des effets de notre mission,
On ne sait aujourd'hui se parler d'autre chose,
On traite ce sujet en vers ainsi qu'en prose;
Et depuis plus d'un mois, tous nos poëtereaux,
Ont parlé pour ou contre en vers plus ou moins beaux.
Après avoir tenu des propos inutiles,
Sur les commentateurs de nos saints évangiles,
Mon voisin, qui sur tout raisonne savamment,
Me dit, « mon cher ami, vous n'êtes qu'un enfant;
» Mais moi, qui grace au ciel ai de l'expérience,
» Je vois tout, j'entends tout, et garde le silence.
» En cette occasion je gémis cependant,
» Sur notre bonhomie et notre aveuglement.
» J'avais toujours pensé, que dans ces conjonctures,
» La police prendrait de prudentes mesures
» Pour imposer silence à nos prédicateurs;
» Les hommes par leurs soins n'en seront pas meilleurs,
» Et sur eux ils verraient qu'ils n'ont aucun empire,
» S'ils apprenaient jamais ce que je vais vous dire:
» Mardi dernier au soir, j'étais chez un dévôt,
» Qui se dit mon ami, vain, orgueilleux et sot,
» Qualités comme on sait, qui ne se quittent guère.
» Il était déjà tard; depuis une heure entière
» Je m'étais aperçu, que, je ne sais pourquoi,
» Mon dévot paraissait embarrassé de moi.
» A sa voix affaiblie, à sa mine tremblante,
» Je pensai que peut-être, un histoire galante,
» Dont il ne voulait pas que je fusse témoin,
» Lui fesait désirer de me voir bientôt loin.
» Je vois, mon cher ami, que je vous embarasse,
» Lui dis-je, mais il faut que je me satisfasse;
» J'ai le mauvais défaut d'être fort curieux,
» Vous le savez; quelqu'un va venir en ces lieux;
» Parlez-moi franchement, alors je me retire,
» Si non je passe ici la nuit. — Vous voulez rire,
» Dit-il, qui voulez-vous que j'attende à présent;
» Demeurez, je n'attends personne assurément,
» Demeurez. Il me dit ces mots d'une manière,
» A me persuader tout-à-fait le contraire.
» Aussi quoique bien sûr de le désespérer,
» Pour savoir le fin mot, je voulus demeurer.
» A lui céder le champ ne pouvant me contraindre,
» Il me dit: avec vous, il faut cesser de feindre,

» Je le vois, mais aumoins, mon cher soyez discret ;
» Je vais vous confier un important secret ;
» Mon honneur en dépend et peut-être ma vie,
» Dans ma chambre, à minuit, *la luxure*, *l'envie*,
» *l'avarice*, *l'orgueil*, *la paresse*, en deux mots,
» Les péchés que le peuple appelle capitaux
» Ensemble réunis doivent tenir séance,
» Pour discuter un point d'une haute importance;
» Ils veulent conspirer contre la mission.
« Je n'ai pu décemment leur fermer ma maison,
» Presque tous m'ont rendu quelque important service...
» Comme il disait ces mots, *l'envie et l'avarice*,
» Entrèrent dans la chambre où nous étions assis.
» La dernière d'un homme avait pris les habits;
» D'un vieillard hydropique, elle avait la tournure,
» Et sur ses pas marchaient *la bêtise et l'usure*.
» Je reconnus *l'envie* à son serpent rougeur,
» A ses yeux enfoncés, sa hideuse maigreur;
» Parmi les courtisans dont elle était suivie,
» Je remarquai sur-tout l'affreuse *calomnie*,
» Qui cause tant de maux au pauvre genre humain.
» *L'orgueil* survint bientôt suivi par le *dédain*,
» De son mérite seul occupant sa pensée,
» Il marchait lentement et la tête baissée.
» En entrant dans la chambre il ne salua pas.
» Jadis à son école un de nos magistrats,
» Prit cet air dédaigneux qu'on peut nommer sottise,
» Et que dans aucun cas le bon sens n'autorise.
» La gourmandise vint bientôt après l'orgueil,
» Je fus assez surpris de la voir en grand deuil,
» Mais mon ami me dit, que suivant sa marotte,
» Elle portait toujours un habit de dévote.
» Un abbé la suivait; au bout de son manteau,
» Je crus m'apercevoir qu'il cachait un gâteau.
» Arriva la *colère*, à son cortège immense,
» Présidait le *duel* avec la *violence*,
» Un glaive étincelant pendait à ses côtés,
» Et tous ses vêtemens étaient ensanglantés.
Je vis bientôt après arriver la *luxure*,
» Une douce pâleur régnait sur sa figure.
» Devant elle on voyait la troupe des plaisirs,
» Et sur ses pas marchait celle des repentirs.
» Enfin en soupirant, *la paresse* s'avance,

» L'œil à demi fermé. L'aimable *negligence*,
» Etalant aux regards ses plus secrets appas,
» Commande son cortège et ne la quitte pas.
» En total, ces péchés avaient mauvaise grâce;
» Cependant aucun d'eux ne me fit la grimace;
» J'avais peut-être l'air d'un dévot à leurs yeux.
» Quoi qu'il en soit, sachez, que je fus curieux
» De voir ce qu'ils feraient; j'entrai donc en silence,
» Dans la chambre où devait se tenir la séance.
» Chacun fut prendre place et *l'orgueil* à l'instant,
» A l'unanimité fut élu président.
» Le *dédain* par *l'orgueil* fut nommé secrétaire,
» Et *l'avarice* fit le rapport de l'affaire,
» En disant : chers amis, seuls maîtres des destins,
» Qui parmi vos sujets comptiez les *Toulousains*,
» Des ennemis nombreux, pleins d'ardeur et de zèle,
» Viennent nous déclarer une guerre cruelle;
» J'entends de tous côtés les mots confession,
» Prêtre, amende honorable, autel, conversion;
» Trente prédicateurs au nom de l'évangile,
» Veulent à notre culte arracher cette ville,
» Pour y faire régner des maussades vertus.
» Verrons-nous à nos yeux naître un pareil abus?
» Verrons-nous sans mot dire un nombreux auditoire,
» Publiant notre honte, attester leur victoire?
» Et ce peuple de qui nous fumes si chéris,
» Nous regardera-t-il comme ses ennemis?
» Non, il est encor temps de prévenir l'orage,
» Tandis qu'ils n'ont sur nous qu'un très-faible avantage,
» Car je dois l'avouer, aucun de mes sujets,
» N'a jusqu'à ce moment méconnu mes bienfaits,
» Quoiqu'on ait à mes droits voulu porter atteinte;
» Mais voici ce qui fait le sujet de ma crainte.
» De pauvres débiteurs un de ces jours derniers
» Sont venus visiter leurs nombreux créanciers,
» Qui, jadis à ma voix étouffant la nature
» Pour augmenter leur bien, prêtaient à triple usure.
» Ils pensaient les benêts, que cette mission,
» Remettrait en crédit la restitution,
» Et que tout usurier tant soit peu catholique,
» Se ferait un devoir de la mettre en pratique.
» Ils allaient triompher; mais je fus grâce au ciel,
» A temps à m'épargner un affront s, cruel;

» Je fis évanouir des craintes ridicules,
» Et des sots usuriers je levai les scrupules.
» Mais m'obéirout-ils une seconde fois,
» Et seron-t-ils toujours dociles à ma voix?
» J'en doute, et je crains bien que les missionnaire,
» A mes intentions ne les rendent contraires;
» C'est pourquoi je conclus, à ce que dans l'instant,
» Il soit délibéré sur ce point important,
» Et que dans le jour même il soit pris des mesures.....
» Ces mots dans l'assemblée exitent des murmures.
» Mais ils sont à l'instant apaisés par *l'orgueil*,
» Qui d'un ton dédaigneux, sans quitter son fauteuil,
» S'écrie, eh quoi! Messieurs, c'est l'importante affaire,
» Pour laquelle on nous fait, à l'ombre du mystère,
» Passer ici la nuit: vraiment le tour est bon.
» Jusques à quand enfin, hydropique poltron,
» Nous tracassera-tu par d'éternelles plaintes?
» Eh, quoi, la mission est l'objet de tes craintes?
» Tu crains de voir, dis-tu, changer les Toulousains,
» De le voir, échapper à tes sordides mains?
» Va, va, rassure-toi, dans le siècle où nous sammes,
» C'est nous seuls, oui, nous seuls, qui gouvernons les hommes.
» En nous obéissant, ils en sont plus heureux,
» Ils le penset du moins. Mais le peuple nombreux,
» Qui, selon ton discours, dans un vaste auditoire,
» Publiant notre honte, atteste la victoire,
» De nos prédicateurs, dis-moi, le connais-tu?
» Crois-tu qu'au fond du cœur chérissant la vertu,
» Il soit un seul dévot, un seul, j'ose le dire,
» Sur qui quelqu'un de nous n'exerce son empire?
» Là, je vois un abbé de lui-même amoureux,
» Fat comme un parvenu; chanoine ambitieux,
» Depuis plus de dix ans, il voudrait être évêque,
» Et mourra confiné dans sa bibliothèque,
« Au sermon celui-ci ronfle et n'écoute pas,
» Celui-là n'est content qu'après un bon repas.
» Vois-tu là cette abbé d'une maigre structure?
» C'est un de tes sujets; par son infame usure,
» Il ruine des gens qu'il disait ses amis,
» Pour doter un neveu, qui plutôt est son fils;
» Car tel que tu le vois, si j'en crois la chronique;
» Il ne vécut jamais en prêtre catholique.
» Jette les yeux ici, vois-tu ce magistrat

» Qui prie avec ardeur? Sans bruit et sans éclat.
» A son prédécesseur par une calomnie,
» Il arracha naguère et sa place et la vie;
« Avec l'air aujourd'hui d'un dévot pénitent,
» Pour s'élever encore il en ferait autant.
» Vois-tu là ce vieillard, plus que sexagénaire,
» Qui semble faire au ciel une ardente prière?
» Sans moyens, sans talens, il ne sut que flatter,
» Et parvint aux honneurs à force de ramper.
» Toujours l'ambition le ronge et le dévore,
» Et pour la satisfaire, il ramperait encore.
» Les dames, on le sait, faciles à tromper,
» Par quelques beaux sermons se laisseront duper.
» Pendant la mission à leurs époux fidèles,
» Elles résisteront et feront les cruelles;
» Mais ces messieurs partis, adieu fidélité,
» Adieu confession, directeur, cruauté.
» Pourquoi donc aujourd'hui, vient-on ici se plaindre?
» Pour moi, je crois très-fort que je n'ai rien a craindre,
» Je fais des orgueilleux, j'en ai fait, j'en ferai.
» Selon mes lois, toujours, je les gouvernerai,
» Et les prédicateurs eux-mêmes dans leur chaire,
» A mon pouvoir en vain prétendraient se soustraire.
» Laissons-les donc prêcher, tel est mon sentiment.
» A ces mots il finit et s'assit gravement.
» L'envie après l'orgueil se leva la première,
» Et dit, je goûte fort l'avis de mon confrère;
» Et de même qu'il fit et fait des orgueilleux,
» J'ai fait et je ferai toujours des envieux.
» Je ne puis assouvir l'hydre qui me dévore;
» Par un coup de mon art, dernièrement encore;
» Dorilas fut nommé conseiller auditeur,
» Je livrai ses rivaux à mon serpent rongeur,
» Il venait d'obtenir son brevet de licence;
» Cependant sans moyens et sans expérience,
» Il accepta la place avec empressement
» Et l'imbécille crut être un homme important.
» En élevant les sots, c'est ainsi que j'aspire
» A conserver sur l'homme un despotique empire.
» C'est pourquoi ne craignant rien de la mission,
» Je pense que l'on doit rejetter la motion
» Faite par l'avarice. A ces mots la luxure
» Se lève et dit: Messieurs, je voudrais, je vous jure,

» Que cette mission durât encor cent ans.
» Que de maris coëffés! que d'amoureux contents!
» Depuis qu'on prêche ici, j'ai fait plus de conquêtes,
» Qu'autrefois en dix ans. Les prudes, les coquêtes
» Ont eu tout le loisir de tromper leur mari.
» Ce soir à quelle église allez-vous, mon ami?
» Disait à son époux l'adroite Célimène ;
» -- Ce soir ? je veux, mamour, aller à Saint-Etienne
» Répondait le benêt; vous, n'y viendrez-vous pas?
» -- Non, je veux aller voir Chièze à Saint-Nicolas.
» Le mari s'éloignait et son aimable femme,
» Bien loin de s'occupper du salut de son ame,
» Par mon impulsion, allait au rendez-vous,
» Pour orner avec soin le front de son époux,
» Tandis que celui-ci la croyait à l'église.
» Elle dit; aussitôt, je vis la gourmandise
» Se lever de son siège et donner son avis.
» Messieurs, si mes conseils, dit-elle, sont suivis,
» On laissera prêcher; jamais missionnaire
» Ne parla contre moi. Par goût, par caractère,
» Ils furent de tout temps soumis à mes décrets.
« Le carême arrivé, les chapons, les poulets,
» Les dindons, les perdrix ne seront plus de mode,
« Ils trouveront chez eux un asile commode.
» Ils en auront toujours un ample réservoir,
» Et sur eux, en un mot, je fonde mon pouvoir.
» Elle dit et s'asseoit. Jusques-là la colère,
» Etait non sans ffort parvenue à se taire;
» Dès qu'elle put parler elle dit brusquement:
» Je gouvernai toujours le premier mouvement
» Des humains, si jamais quelque missionnaire,
» Voulait se susciter une méchante affaire,
» En tâchant d'embaucher quelqu'un de mes sujets,
» Vous verriez aussitôt comment je m'y prendrais
» Pour exercer sur lui ma terrible vengeance;
» Je ne dis que cela. Cet air d'extravagance.
» Fit comme vous pensez rire les assistans.
» Elle lança sur eux des regards foudroyans;
» Et portant aussitôt sa main sur son épée,
» Son geste menaçant fit pâlir l'assemblée.
« On parvint non sans peine à calmer sa fureur;
« Moi parmi ces gens-là je mourais de frayeur.
« J'y pouvais en effet jouer un triste rôle.

« A la paresse enfin on donna la parole ;
« Avant de commencer elle bâilla vingt fois
« Et dit sans se lever ces mots à demi voix :
« J'aurai bientôt fini, souffrez que je respire.
« Je ne craignis jamais de perdre mon empire
« Sur les faibles mortels ; les prélats, les abbés,
« Les chanoines vermeils, jusqu'aux clercs tonsurés
« A mes commandemens furent toujours fidelles
« Et mes plaintes contr'eux seraint peu naturelles.
« En voyez-vous un seul aux sermons du matin ?
« Avant de les y voir j'y perdrais mon latin.
« Voulez-vous qu'on vous donne une preuve éclatante,
« Que leur troupe à ma voix toujours obéissante,
« Reconnut en tout temps ma force et mon pouvoir ?..
« Levez-vous, suivez-moi, je veux vous faire voir
« Combien à se lever un dévot a de peine
« Et par quels nœuds étroits, dans son lit je l'enchaîne.
« A ces mots on se lève et chacun disparaît,
« Me laissant à ma place immobile et muet.
« J'ai su depuis ce temps qu'au logis d'un chanoine
« Renommé par ses mœurs, frais et gras comme un moine
« La paresse emmena les péchés capitaux ;
« Ils entrèrent sans bruit ; dans les bras du repos
« Le saint homme goûtait une volupté pure ;
« Son lit était placé dans une alcove obscure
« Où brillaient tour à tour la pourpre et le satin ;
« Sa tête reposait sur un riche coussin ;
« Là tandis qu'en dormant dans cette solitude,
« Il goûtait les douceurs de la béatitude ;
« L'orgueil prenant la forme et la voix d'un valet,
« Lui dit : Monsieur, monsieur... levez-vous, s'il vous plaît,
« On prêche ce matin un sermon admirable ;
« Tout le monde y galoppe. -- Animal détestable,
« Répond en s'éveillant, le chanoine en courroux :
« Je fesais à l'instant le songe le plus doux
« Et tu viens m'éveiller pour aller à l'Eglise ?
« Maraud, combien de fois faut-il que l'on te dise,
« Qu'un homme tel que moi se lève toujours tard ?
« On prêche un beau sermon ? vas en prendre ta part ;
« Pour moi, je veux dormir ; je connais la matière
« Et les plus beaux discours ne m'intéressent guère.
« Il finit à ces mots, et poussant un soupir,
« Il ne fit que bâiller, s'étendre et s'endormir.

« Les péchés ne craignant plus rien pour leur puissance,
« Contents de leur succès levèrent la séance. »
Là finit mon voisin ; mais n'est-ce pas assez ?
Que conclure de là peuple qui m'écoutez ?
Je puis me dispenser je crois de vous l'apprendre.
Vous m'avez entendu, vous devez me comprendre,
De vos mœurs, à vos yeux, j'ai montré le tableau.
Mais avant de finir, un argument nouveau
Va donner à ma teinte une force nouvelle.
Vous avez des pasteurs, animés d'un saint zèle,
Vous prêchent-ils toujours la loi de Jesus-Christ ?
Jusqu'à ce doux Sauveur élevant votre esprit,
Vous font-ils admirer sa parole divine ?
Oui, me répondez-vous. Quelle est donc la doctrine
Que l'on a professé pendant la mission ?
Vous a-t-on annoncé d'autre religion ?
Vous a-t-on dévoilé d'autres points de croyance,
D'autres lois, d'autres dieux ? Vous gardez le silence,
Vous êtes donc enfin forcés de convenir
Que ces messieurs pouvaient se passer de venir.

Par E. J. F...., *Etudiant.*

De l'Imprimerie de Benichet aîné, rue de la Pomme, N.° 22.